





Leon Maximil. Christine Princesse
de Stolberg née Comtesse de Reuss





182

182







LA
M O R T
D E
C E S A R,
T R A G E D I E

M. DE VOLTAIRE,

SECONDE EDITION,

Revue, corrigée & augmentée par l'Auteur.



A AMSTERDAM,
Chez ETIENNE LEDET, & COMPAGNIE.
M. DCC. XXXVI,



A C T E U R S.

JULE-CÉSAR, Dictateur.

MARC-ANTOINE, Consul.

JUNIUS-BRUTUS, Préteur.

CASSIUS.

CIMBER.

DECIMUS.

DOLABELLA.

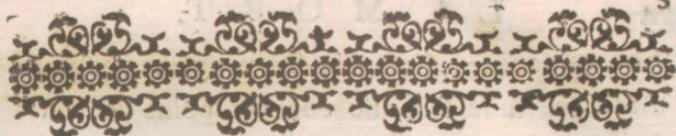
CASCA.

LES ROMAINS.

LICTEURS.

}
}
} Sénateurs.

La Scene est à Rome au Capitole.



3
LA MORT
DE
CESAR,
TRAGÉDIE.



ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

CESAR, ANTOINE.

ANTOINE.



ESAR, tu vas régner, voici le jour au-
guste,

Où le Peuple Romain, pour toi tou-
jours injuste,

Changé par tes vertus, va reconnoître
en toi,

A 2

Son

Son vainqueur, son apui, son vengeur, & son Roi.
 Antoine, tu le fais, ne connoît point l'envie.
 J'ai chéri plus que toi, la gloire de ta vie;
 J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains,
 Content d'être sous toi le second des Humains,
 Plus fier de t'attacher ce nouveau Diadème,
 Plus grand de te servir, que de regner moi-même.
 Quoi! tu ne me répons que par de longs soupirs!
 Ta grandeur fait ma joye, & fait tes déplaisirs!
 Roi de Rome & du Monde, est-ce à toi de te plaindre?
 César peut-il gémir, ou César peut-il craindre?
 Qui peut à ta grande ame inspirer la terreur?

C E S A R.

L'amitié. Cher Antoine, il faut t'ouvrir mon cœur.
 Tu fais que je te quitte, & le Destin m'ordonne
 De porter nos Drapeaux aux Champs de Babylone.
 Je pars, & vais venger sur le Parthe inhumain
 La honte de Crassus, & du Peuple Romain.
 L'Aigle des Légions que je retiens encore,
 Demande à s'envoler vers les Mers du Bosphore,
 Et mes braves Soldats n'attendent pour signal,
 Que de revoir mon front ceint du Bandean Royal.
 Peut-être avec raison César peut entreprendre
 D'attaquer un País qu'a soumis Alexandre.
 Peut-être les Gaulois, Pompée & les Romains

Valent bien ces Persans subjugués par ses mains,
J'ose au moins le penser, & ton ami se flatte
Que le Vainqueur du Rhin, peut l'être de l'Euphrate:
Mais cet espoir m'anime & ne m'aveugle pas,
Le Sort peut se lasser de marcher sur mes pas:
La plus haute sagesse en est souvent trompée,
Il peut quitter César, ayant trahi Pompée.
La valeur fait beaucoup: mais dans les grands combats,
Du triomphe à la chute, il n'est souvent qu'un pas.
J'ai servi, commandé, vaincu quarante années;
Du Monde entre mes mains j'ai vû les destinées;
Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement
Le destin des Etats dépendoit d'un moment.
Quoiqu'il puisse arriver, mon cœur n'a rien à craindre:
Je vaincrai sans orgueil, ou mourrai sans me plaindre;
Mais j'exige en partant de ta tendre amitié
Qu'Antoine à mes Enfans soit pour jamais lié:
Que Rome par mes mains défenduë & conquise,
Que la Terre à mes Fils, comme à toi, soit soumise,
Et qu'emportant d'ici le grand titre de Roi,
Mon sang, & mon ami le prennent après moi.
Je te laisse aujourd'hui ma volonté dernière,
Antoine, à mes Enfans il faut servir de Pere.
Je ne veux point de toi demander des sermens,

De la foi des humains sacrés & vains garans,
Ta promesse suffit, & je la crois plus pure
Que les Autels des Lieux entourés du parjure.

A N T O I N E.

C'est déjà pour Antoine une assez dure Loi,
Que tu cherches la Guerre & le trépas fans moi,
Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
Quand la gloire t'appelle aux bornes de l'Asie.
Je m'affige encor plus de voir que ton grand cœur
Doute de sa fortune, & présage un malheur:
Mais je ne comprends point ta bonté qui m'outrage:
César, que me dis-tu de tes Fils, de partage?
Tu n'as de Fils qu'Octave; & nulle adoption
N'a d'un autre César appuyé ta Maison.

C E S A R.

Il n'est plus tems, ami, de cacher l'amertume,
Dont mon cœur paternel en secret se consume.
Octave n'est mon sang, qu'à la faveur des Loix:
Je l'ai nommé César, il est fils de mon choix.
Le Destin, (dois-je dire, ou propice, ou sévère?)
D'un véritable Fils en effet m'a fait Pere,
D'un Fils que je chéris, mais qui pour mon malheur
A sucé pour son Pere une invincible horreur.

A N T O I N E.

Et quel est cet Enfant? Quel ingrat peut-il être

Si

Si peu digne du Sang dont les Dieux l'ont fait pastre ?

C E S A R.

Ecoute : Tu connois ce malheureux Brutus ,
 Dont Caton cultiva les farouches vertus ,
 De nos antiques Loix ce Défenseur austere ,
 Ce rigide Ennemi du Pouvoir arbitraire ,
 Qui toujours contre moi , les armes à la main ,
 De tous mes Ennemis a suivi le Destin ,
 Qui fut mon Prisonnier aux Champs de Theffalie ,
 A qui j'ai , malgré lui , sauvé deux fois la vie ;
 Né , nourri loin de moi chez mes fiers Ennemis.

A N T O I N E.

Brutus ! il se pourroit

C E S A R.

Ne m'en crois pas. Tiens , lis ,

A N T O I N E.

Dieux ! la Sœur de Caton ! la fiere Servilie !

C E S A R.

Par un hymen secret , elle me fut unie.
 Ce farouche Caton dans nos premiers débats ,
 La fit presqu'à mes yeux , passer en d'autres bras :
 Mais le jour qui forma ce second hymenée ,
 De son nouvel Epoux trancha la destinée.
 sous le nom de Brutus mon fils fut élevé ,
 Pour me haïr , ô Ciel ! étoit-il réservé !
 Mais lis , tu sauras tout par cet Ecrit funeste.

A 4

A N.

ANTOINE. *Il lit.*

„ César, je vais mourir. La colere céleste
 „ Va finir à la fois ma vie & mon amour.
 „ Souviens-toi qu'à Brutus César donna le jour.
 „ Adieu. Puisse ce Fils éprouver pour son Pere
 „ L'amitié qu'en mourant te conservoit sa mere!

SERVILIE.

Quoi! faut-il que du fort la tyrannique Loi,
 César, te donne un Fils si peu semblable à toi!

CÉSAR.

Il a d'autres vertus; son superbe courage
 Flate en secret le mien, même alors qu'il l'outrage,
 Il m'irrite, il me plaît. Son cœur indépendant
 Sur mes sens étonnés prend un fier ascendant.
 Sa fermeté m'impose, & je l'excuse même
 De condamner en moi l'autorité suprême.
 Soit qu'étant homme & Pere, un charme séducteur
 L'excusant à mes yeux, me trompe en sa faveur:
 Soit qu'étant né Romain, la voix de ma Patrie
 Me parle malgré moi, contre ma Tyrannie,
 Et que la Liberté que je viens d'opprimer,
 Plus forte encor que moi me condamne à l'aimer.
 Te dirai-je encor plus? Si Brutus me doit l'Etre,
 S'il est Fils de César, il doit haïr un Maître.
 J'ai pensé comme lui dès mes plus jeunes ans,

J'ai

J'ai détesté Silla, j'ai haï les Tyrans.
 J'eusse été Citoyen, si l'orgueilleux Pompée
 N'eût voulu m'opprimer sous sa gloire usurpée,
 Né fier, ambitieux, mais né pour les vertus,
 Si je n'étois César, j'aurois été Brutus.

Tout homme à son état doit plier son courage.
 Brutus tiendra bien-tôt un différent langage,
 Quand il aura connu de quel sang il est né;
 Crois-moi, le Diadème à son front destiné
 Adoucira dans lui sa rudesse importune.
 Il changera de mœurs, en changeant de fortune.
 La nature, le sang, mes bienfaits, tes avis,
 Le devoir, l'intérêt, tout me rendra mon Fils.

A N T O I N E.

J'en doute. Je connois sa fermeté farouche :
 La Secte dont il est n'admet rien qui la touche.
 Cette Secte intraitable, & qui fait vanité
 D'endurcir les Esprits contre l'humanité,
 Qui dompte & foule aux pieds la Nature irritée,
 Parle seule à Brutus, & seule est écoutée.
 Ces préjugez affreux, qu'ils appellent devoir,
 Ont sur ces cœurs de bronze un absolu pouvoir.
 Caton même, Caton ce malheureux Stoïque,
 Ce Heros forcené, la victime d'Utique,

Qu'il

Qui fuyant un pardon qui l'eût humilié.
 Préfèra la mort même à la tendre amitié :
 Caton fut moins altier, moins dur, & moins à craindre,
 Que l'ingrat qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

C E S A R.

Cher ami, de quels coups tu viens de me percer!
 Que m'as-tu dit!

A N T O I N E.

Je t'aime, & ne te puis tromper.

C E S A R.

Le tems amollic tout.

A N T O I N E.

Mon cœur en defefpero.

C E S A R.

Quoi, la haine!....

A N T O I N E.

Crois-moi.

C E S A R.

N'importe; je fuis Pere.

J'ai chéri, j'ai fuvé mes plus grands Ennemis,
 Jé veux me faire aimer de Rome & de mon Fils,
 Et conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,
 Voir la Terre & Brutus adorer ma puiffance.
 C'est à toi de m'aider dans de fi grands deffeins:
 Tu m'as prêté ton bras pour dompter les humains.

Dompte

Dompte aujourd'hui Brutus, adoucis son courage :
 Prépare par degrés cette vertu sauvage,
 Au secret important qu'il lui faut révéler,
 Et dont mon cœur encore hésite à lui parler.

ANTOINE.

Je ferai tout pour toi ; mais j'ai peu d'espérance.



SCENE II.

CESAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

CESAR, les Sénateurs attendent audience,
 A ton ordre suprême ils se rendent ici.

CESAR.

Ils ont tardé long-tems. . . . Qu'ils entrent,

ANTOINE.

Les voici,

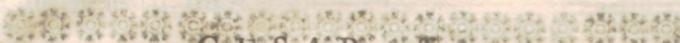
Que je lis sur leur front de dépit & de haine!

SCENE



SCENE III.

CESAR, ANTOINE, BRUTUS,
CASSIUS, CIMBER, DECIMUS,
CINNA, CASCA, &c. LICTEURS.



CESAR. *assis*

VENE's dignes soutiens de la grandeur Romaine,
Compagnons de Cesar. Approchez, Cassius,
Cimber, Cinna, Decime, & toi mon cher Brutus.
Enfin voici le tems, si le Ciel me seconde,
Où je vais achever la conquête du Monde,
Et voir dans l'Orient le Trône de Cyrus,
Satisfaire en tombant, aux Manes de Crassus,
Il est tems d'ajouter par le droit de la Guerre,
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la
Terre.
Tout est prêt, tout prévu pour ce vaste dessein.
L'Euphrate attend César, & je pars dès demain.
Brutus & Cassius me suivront en Asie,
Antoine retiendra la Gaule & l'Italie,
De la Mer Atlantique, & des bords du Betis,
Cimber gouvernera les Rois assujettis:
Je donne à Decimus la Grece, & la Lycie,

A

A Marcellus le Pont, à Casca la Syrie.
 Ayant ainsi réglé le sort des Nations,
 Et laissant Rome heureuse & sans divisions,
 Il ne reste au Sénat, qu'à juger sous quel titre,
 De Rome & des Humains, je dois être l'arbitre.
 Silla fut honoré du nom de Dictateur,
 Marius fut Consul, & Pompée Empereur.
 J'ai vaincu le dernier, & c'est assez vous dire
 Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel Empire,
 Un nom plus grand, plus saint, moins sujet aux revers,
 Autrefois craint dans Rome, & cher à l'Univers,
 Un bruit trop confirmé se répand sur la Terre,
 Qu'en vain Rome aux Persans ose faire la Guerre;
 Qu'un Roi seul peut les vaincre, & leur donner la Loi:
 César va l'entreprendre, & César n'est pas Roi.
 Il n'est qu'un Citoyen fameux par ses services,
 Qui peut du Peuple encore essuyer les caprices:
 Romains, vous m'entendez, vous savez mon espoir,
 Songez à mes bienfaits, songez à mon pouvoir.

C I M B E R.

César, il faut parler. Ces Sceptres, ces Couronnes,
 Ce fruit de nos travaux, l'Univers que tu donnes,
 Seroient aux yeux du Peuple, & du Sénat jaloux,
 Un outrage à l'Etat, plus qu'un bienfait pour nous.
 Marius, ni Silla, ni Carbon, ni Pompée,

Dans

Dans leur autorité sur le Peuple usurpée,
 N'ont jamais prétendu disposer à leur choix
 Des conquêtes de Rome, & nous parler en Rois:
 César, nous attendions de ta clémence auguste
 Un don plus précieux, une faveur plus juste,
 Au-dessus des Etats donnés par ta bonté . . .

C E S A R.

Qu'oses-tu demander, Cimber?

C I M B E R.

La Liberté.

C A S S I U S.

Tu nous l'avois promise, & tu juras toi-même
 D'abolir pour jamais l'autorité suprême;
 Et je croyois toucher à ce moment heureux
 Où le Vainqueur du Monde alloit combler nos
 vœux :

Fumante de son sang, captive & défolée,
 Rome dans cet espoir renaissoit consolée.
 Avant que d'être à toi, nous sommes ses Enfants;
 Je songe à ton pouvoir, mais songe à tes sermens.

B R U T U S.

Oui, que César soit grand, mais que Rome soit libre.
 Dieux! Maîtresse de l'Inde, Esclave au bord du
 Tibre!
 Qu'importe que son nom commande à l'Univers,
 Et qu'on l'appelle Reine, alors qu'elle est aux fers?
 Qu'im-

Qu'importe à ma Patrie, aux Romains que tu braves,
 D'apprendre que César a de nouveaux Esclaves ?
 Les Persans ne sont point nos plus fiers Ennemis ;
 Il en est de plus grands. Je n'ai pas d'autre avis.

C E S A R

Et toi Brutus aussi ?

A N T O I N E à César.

Tu connois leur audace :

Vois si ces cœurs ingrats sont dignes de leur graces

C E S A R.

Ainsi vous voulez donc par vos témérités,
 Tenter ma patience, & lasser mes bontés ?
 Vous qui m'appartenez par le droit de l'épée,
 Rempans sous Marius, Esclaves de Pompée,
 Vous qui ne respirez, qu'autant que mon courroux
 Retenu trop long-tems s'est arrêté sur vous,
 Républicains ingrats, qu'enhardit ma clémence,
 Vous qui devant Silla garderiez le silence,
 Vous que ma bonté seule invite à m'outrager,
 Sans craindre que César s'abaisse à se venger,
 Voilà ce qui vous donne une ame assez hardie,
 Pour oser me parler de Rome & de Patrie,
 Pour affecter ici cette illustre hauteur,
 Et ces grands sentimens devant votre Vainqueur.
 Il les falloit avoir aux Plaines de Pharsale :

La

La fortune entre nous devient trop inégale;
Si vous n'avez su vaincre, apprenez à servir;

BRUTUS.

César, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir!

Nul ne m'en desavoue; & nul en Thessalie

N'abaissa son courage à demander la vie;

Tu nous laissas le jour, mais pour nous avilir;

Et nous le détestons, s'il te faut obéir.

César, qu'à ta colere aucun de nous n'échape:

Commence ici par moi. Si tu veux regner, frappe.

CÉSAR.

Ecoute... & vous forcez*. Brutus m'ose offenser!

Mais fais-tu de quels traits tu viens de me percer?

Va, César est bien loin d'en vouloir à ta vie.

Laisse-là du Sénat l'indiscrette fuite.

Demeure. C'est toi seul qui peux me desarmer,

Demeure. C'est toi seul que César veut aimer.

BRUTUS.

Tout mon sang est à toi, si tu tiens ta promesse.

Si tu n'es qu'un Tyran, j'abhorre ta tendresse;

Et je ne peux rester avec Antoine & toi,

Puisqu'il n'est plus Romain, & qu'il demande un Roi.

* Les Sénateurs sortent.

SCÈ



SCENE IV.

CESAR. ANTOINE.

ANTOINE.

EH bien, t'ai-je trompé? Crois-tu que la Nature
 Puisse amollir une ame, & si fiere, & si dure?
 Laisse, laisse à jamais dans son obscurité
 Ce secret malheureux qui pese à ta bonté.
 Que de Rome, s'il veut, il déplore la chute;
 Mais qu'il ignore au moins quel sang il persécute.
 Il ne mérite pas de te devoir le jour,
 Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,
 Renonce-le pour Fils.

CESAR.

Je ne le puis; je l'aime.

ANTOINE.

Ah! cesse donc d'aimer l'orgueil du Diadème:
 Descends donc de ce rang, où je te vois monté,
 La bonté convient mal à ton autorité,
 De ta grandeur naissante elle détruit l'ouvrage.
 Quoi! Rome est sous tes Loix, & Cassius t'outrage!
 Quoi Cimber! Quoi Cinna! ces obscurs Sénateurs
 Aux yeux du Roi du Monde affectent ces hauteurs!
 Ils bravent ta puissance, & ces vaincus respirent!

B

CE-

C E S A R.

Ils font nés mes égaux ; mes armes les vainquirent ,
Et trop au-dessus d'eux , je leur puis pardonner
De frémir sous le joug , que je leur veux donner.

A N T O I N E.

Marius de leur sang eût été moins avare.
Silla les eût punis.

C E S A R.

Silla fut un Barbare,

Il n'a fû qu'opprimer. Le meurtre & la fureur
Faisoient sa politique , ainsi que sa grandeur.
Il a gouverné Rome au milieu des supplices :
Il en étoit l'effroi : j'en ferai les délices.
Je fais quel est le Peuple, on le change en un jour :
Il prodigue aisément sa haine & son amour ;
Si ma grandeur l'aigrit , ma clémence l'attire.
Un pardon politique à qui ne peut me nuire ,
Dans mes chaînes qu'il porte , un air de liberté
A ramené vers moi sa foible volonté.
Il faut couvrir de fleurs l'abîme où je l'entraîne,
Flater encor ce Tigre, à l'instant qu'on l'enchaîne,
Lui plaire en l'accablant , l'asservir, le charmer,
Et punir mes Rivaux en me faisant aimer.

A N T O I N E.

Il faudroit être craint : c'est ainsi que l'on régné.

C F.

CESAR.

Va, ce n'est qu'aux combats, que je veux qu'on me craigne.

ANTOINE

Le Peuple abusera de ta facilité.

CESAR

Le Peuple a jusqu'ici consacré ma bonté :

Vois ce Temple que Rome élève à ma Clémence.

ANTOINE.

Crains qu'elle n'en élève un autre à la Vengeance :

Crains des cœurs ulcérés, nourris de desespoir,

Idolâtres de Rome, & cruels par devoir.

Cassius allarmé prévoit qu'en ce jour même,

Ma main doit sur ton front mettre le Diadème :

Déjà même à tes yeux on ose en murmurer :

Des plus impétueux tu devrois t'assurer;

A prévenir leurs coups, daigne au moins te contraindre.

CESAR.

Je les aurois punis si je les pouvois craindre.

Ne me conseille point de me faire haïr.

Je fais combattre, vaincre, & ne fais point punir.

Allons, & n'écoutant ni soupçons ni vengeance,

Sur l'Univers soumis, régnons sans violence.

B 2

A C-





A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS. ANTOINE. DOLABELLA.

ANTOINE

CE superbe refus, cette animosité,
 Marquent moins de vertu, que de férocité.
 Les bontés de César, & sur-tout sa puissance,
 Méritoient plus d'égards, & plus de complaisance.
 A lui parler du moins vous pourriés consentir.
 Vous ne connoissés pas qui vous osés haïr,
 Et vous en frémiriés, si vous pouviés apprendre...

BRUTUS.

Ah! j'en frémis déjà, mais c'est de vous entendre.
 Ennemi des Romains que vous avez vendus,
 Peafez-vous ou tromper, ou corrompre Brutus?
 Allez ramper sans moi, sous la main qui vous brave.
 Je fais tous vos desseins, vous brûlés d'être Esclave.
 Vous voulés un Monarque, & vous êtes Romain!

A N.

ANTOINE.

Je suis ami, Brutus, & porte un cœur humain :
 Je ne recherche point une vertu plus rare.
 Tu veux être un Héros, mais tu n'ès qu'un Barbare,
 Et ton farouche orgueil que rien ne peut fléchir
 Embrassa la vertu pour la faire haïr.



SCENE III.

BRUTUS.

QUELLE bassesse, ô Ciel! & quelle ignominie!
 Voilà donc les soutiens de ma triste Patrie!
 Voilà vos successeurs, Horace, Decius,
 Et toi, Vengeur des Loix, toi mon sang, toi Brutus!
 Quels restes, justes Dieux, de la grandeur Romaine!
 Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.
 César nous a ravi jusques à nos vertus,
 Et je cherche ici Rome, & ne la trouve plus.
 Vous que j'ai vus périr, vous immortels courages,
 Héros, dont, en pleurant, j'aperçois les images,
 Famille de Pompée, & toi divin Caton,
 Toi dernier des Héros du sang de Scipion:
 Vous ranimez en moi ces vives étincelles
 Des vertus dont brilloient vos ames immortelles;
 Vous vivez dans Brutus, vous mettez dans mon sein,

Tout l'honneur qu'un Tiran ravit au nom Romain.
 Que vois-je, Grand Pompée, au pied de ta Statue?
 Quel Billet, sous mon nom, se présente à ma vue?
 Lisons*: *Tu dors, Brutus, & Rome est dans les fers!*
 Rome, mes yeux sur toi seront toujours ouverts.
 Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.
 Mais quel autre Billet à mes yeux s'offre encore?
Non, tu n'es pas Brutus. Ah! reproche cruel!
 César! tremble Tiran: voilà ton coup mortel.
Non, tu n'es pas Brutus. Je le suis, je veux l'être.
 Je périrai, Romains, ou vous ferés sans Maître.
 Je vois que Rome encore a des cœurs vertueux.
 On demande un Vengeur, on a sur moi les yeux:
 On excite cette ame, & cette main trop lente:
 On demande du sang... Rome sera contente.

* *Il prend le Billet.*



SCENE III.

BRUTUS. CASSIUS. CINNA. CASCA,
 DECIMUS. Suite.

CASSIUS.

JE t'embrasse, Brutus, pour la dernière fois,
 Amis, il faut tomber sous les débris des Loix.
 De César désormais je n'attens plus de grace,

Il fait mes sentimens , il connoît notre audace.
 Notre ame incorruptible étonne ses desseins ;
 Il va perdre dans nous les derniers des Romains.
 C'en est fait , mes Amis , il n'est plus de Patrie,
 Plus d'Honneur, plus de Loix, Rome est anéantie.
 De l'Univers & d'elle, il triomphe aujourd'hui.
 Nos imprudens Ayeux n'ont vaincu que pour lui,
 Ces dépouilles des Rois, ce Sceptre de la Terre,
 Six cens ans de vertu, de travaux & de Guerre :
 César jouit de tout, & dévore le fruit,
 Que six Siècles de Gloire à peine avoient produit.
 Ah Brutus ! es-tu né pour servir sous un Maître ?
 Ta liberté n'est plus.

B R U T U S.

Elle est prête à renaître.

C A S S I U S.

Que dis-tu ? Mais quel bruit vient fraper mes esprits !

B R U T U S.

Laisse-là ce vil Peuple, & ses indignes cris.

C A S I U S.

La liberté, dis-tu ? . . . Mais quoi le bruit redouble.

B 4

SCE



SCENE IV.

BRUTUS. CASSIUS. CIMBER.
DECIMUS.

CASSIUS,
AH! Cimber, est-ce toi? Parle, quel est ce trouble?
DECIMUS.

Trame-t'on contre Rome un nouvel attentat?

Qu'a-t'on fait? Qu'as-tu vu?

CIMBER.

La honte de l'Etat,

César étoit au Temple, & cette fiere Idole
Sembloit être le Dieu qui tonne au Capitole,
C'est là qu'il annonçoit son superbe dessein
D'aller joindre la Perse à l'Empire Romain.
On lui donnoit les noms de Foudre de la Guerre,
De Vengeur des Romains, de Vainqueur de la Terre,
Mais parmi tant d'éclat, son orgueil impudent
Vouloit un autre titre, & n'étoit pas content.
Enfin parmi ces cris & ces chants d'allegresse
Du Peuple qui l'entoure, Antoine fend la presse:
Il entre: ô honte! ô crime indigne d'un Romain!
Il entre, la Couronne, & le Sceptre à la main.
On se tait: on frémit: lui, sans que rien l'étonne,

Sur

Sur le front de César attache la Couronne ;
 Et soudain devant lui se mettant à genoux ,
 César régné , dit-il , sur la Terre , & sur nous ,
 Des Romains à ces mots les visages pâlisent ,
 De leurs cris douloureux les voutes retentissent .
 J'ai vu des Citoyens s'enfuir avec horreur ,
 D'autres rougir de honte , & pleurer de douleur .
 César qui cependant lisoit sur leur visage
 De l'indignation l'éclatant témoignage ,
 Feignant des sentimens long-tems étudiés ,
 Jette & Sceptre & Couronne , & les foule à ses pieds ,
 Alors tout se croit libre , alors tout est en proye
 Au fol enyvrement d'une indiscrete joye .
 Antoine est allarmé : César feint , & rougit .
 Plus il céle son trouble , & plus on l'applaudit .
 La modération sert de voile à son crime ;
 Il affecte à regret un refus magnanime ;
 Mais malgré ses efforts , il frémissoit tout bas .
 Qu'on applaudît en lui les vertus qu'il n'a pas .
 Enfin ne pouvant plus retenir sa colere ,
 Il sort du Capitole avec un front sévere .
 Il veut que dans une heure , on s'assemble au Sénat .
 Dans une heure , Brutus , César change l'Etat .
 De ce Sénat sacré la moitié corrompue
 Ayant acheté Rome , à César l'a vendue ,
 Plus lâche que ce Peuple , à qui dans son malheur

Le nom de Roi du moins fait encor quelque horreur,
 César déjà trop Roi, veut encor la Couronne:
 Le Peuple la refuse, & le Sénat la donne;
 Que faut-il faire enfin, Héros qui m'écoutez?

CASSIUS.

Mourir; finir des jours dans l'opprobre comptés,
 J'ai traîné les liens de mon indigne vie,
 Tant qu'un peu d'espérance a flaté ma Patrie.
 Voici son dernier jour, & du moins Cassius
 Ne doit plus respirer, lorsque l'Etat n'est plus.
 Pleure qui voudra Rome, & lui reste fidelle;
 Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.
 Je vais où sont nos Dieux. Pompée & Scipion,
 Il est tems de vous suivre, & d'imiter Caton.

BRUTUS.

Non, n'imitons personne, & servons tous d'exemple:
 C'est nous, braves Amis, que l'Univers contemple.
 C'est à nous de répondre à l'admiration
 Que Rome en expirant conserve à notre nom.
 Si Caton m'avoit cru, plus juste en sa furie,
 Sur César expirant, il eût perdu la vie.
 Mais il tourna sur soy ses innocentes mains,
 Sa mort fut inutile au bonheur des humains.
 Faissant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome,
 Et c'est la seule faute où tomba ce grand homme.

CAS-

CASSIUS.

Que veux-tu donc qu'on fasse en un tel desespoir ?

BRUTUS

Montrant le Billet.

Voilà ce qu'on m'écrit, voilà notre devoir.

CASSIUS.

On m'en écrit autant, j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS.

C'est trop le mériter.

CIMBER.

L'heure fatale approche.

Dans une heure un Tiran détruit le nom Romain.

BRUTUS.

Dans une heure à César il faut percer le sein.

CASSIUS.

Ah ! je te reconnois à cette noble audace.

DECIMUS.

Ennemi des Tirans, & digne de ta race,

Voilà les sentimens que j'avois dans mon cœur.

CASSIUS.

Tu me rends à moi-même, & je t'en dois l'honneur.

C'est-là ce qu'attendoient ma haine & ma colere

De la mâle vertu qui fait ton caractère.

C'est Romé qui t'inspire en des desseins si grands;

Ton nom seul est l'Arrest de la mort des Tirans.

La-

Lavons , mon cher Brutus , l'opprobre de la Terre ,
Vengeons ce Capitole au défaut du Tonnerre.

Toi, Cimber, toi Cinna, vous Romains indomptés
Avez-vous une autre ame , & d'autres volontés ?

C I M B E R.

Nous pensons comme toi : nous méprifons la vie :

Nous déteſtons Céſar : nous aimons la Patrie :

Nous la vengerons tous : Brutus & Caſſius ,

De quiconque eſt Romain raniment les vertus.

D E C I M U S.

Nés Juges de l'Etat , nés les Vengeurs du crime ,

C'eſt ſouffrir trop long-temps la main qui nous op-
prime ;

Et quand ſur un Tiran nous ſuſpendons nos coups ,
Chaque inſtant qu'il respire eſt un crime pour nous.

C I M B E R.

Admettrons-nous quelqu'autre à ces honneurs ſu-
prêmes ?

B R U T U S.

Pour venger la Patrie , il ſuffit de nous-mêmes.

Dolabella , Lévide , Emile , Bibulus ,

Ou tremblent ſous Céſar , ou bien lui ſont vendus.

Cicéron qui d'un Traître a puni l'inſolence ,

Ne ſert la Liberté que par ſon éloquence ;

Hardi dans le Sénat , foible dans le danger ,

Fait

Fait pour haranguer Rome, & non pour la venger.
 Laissons à l'Orateur, qui charme sa Patrie,
 Le soin de nous louer, quand nous l'aurons servie.
 Non, ce n'est qu'avec vous que je veux partager
 Cet immortel honneur, & ce pressant danger.
 Dans une heure au Sénat le Tiran doit se rendre.
 Là, je le punirai : là, je le veux surprendre ;
 Là, je veux que ce fer enfoncé dans son sein,
 Venge Caton, Pompée, & le Peuple Romain.
 C'est hazarder beaucoup. Ses ardents Satellites
 Par-tout du Capitole occupent les limites.
 Ce Peuple mou, volage & facile à fléchir,
 Ne fait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.
 Notre mort, mes Amis, paroît inévitable :
 Mais qu'une telle mort est noble & desirable !
 Qu'il est beau de périr dans des desseins si grands !
 De voir couler son sang dans le sang des Tirans !
 Qu'avec plaisir alors on voit sa dernière heure !
 Mourons, braves Amis, pourvû que César meure,
 Et que la Liberté, qu'oppriment ses forfaits,
 Renaisse de sa cendre, & revive à jamais.

C A S S I U S.

Ne balançons donc plus, courons au Capitole ;
 C'est-là qu'il nous opprime, & qu'il faut qu'on l'im-
 mole.

Ne

Ne craignons rien du Peuple, il semble encor douter:
Mais si l'Idole tombe, il va la détester.

BRUTUS.

Jurés donc avec moi, jurés sur cette épée,
Par le sang de Caton, par celui de Pompée,
Par les Mânes sacrés de tous ces vrais Romains,
Qui dans les Champs d'Afrique ont fini leurs destins,
Jurés par tous les Dieux, Vengeurs de la Patrie,
Que César sous vos coups va terminer sa vie.

CASSIUS.

Faisons plus, mes Amis, jurons d'exterminer
Quiconque ainsi que lui prétendra gouverner;
Fussent nos propres Fils, nos Freres, ou nos Peres;
S'ils sont Tirans, Brutus, ils sont nos Adversaires;
Un vrai Republicain n'a pour Pere & pour Fils,
Que la Vertu, les Dieux, les Loix & son Pais.

BRUTUS.

Oui, j'unis pour jamais mon sang avec le vôtre.
Tous dès ce moment même, adoptés l'un pour
l'autre,
Le salut & l'Etat nous a rendus Parens,
Scellons notre union du sang de nos Tirans.

Il s'avance vers la Statue de Pompée.

Nous

Nous le jurons par vous, Héros, dans les Images,
 A ce pressant devoir excitent nos courages.
 Nous promettons, Pompée, à tes sacrés genoux,
 De faire tout pour Rome, & jamais rien pour nous,
 D'être unis pour l'Etat, qui dans nous se rassemble,
 De vivre, de combattre, & de mourir ensemble.
 Allons, préparons-nous, c'est trop nous arrêter.



SCENE V.

CESAR. BRUTUS.

CESAR.

DEMEURE. C'est ici que tu dois m'écouter;
 Où vas-tu malheureux ?

BRUTUS.

Loin de la Tirannie.

CESAR.

Licteurs qu'on le retienne.

BRUTUS.

Acheve, & prens ma vie.

CESAR.

Brutus, si ma colere en vouloit à tes jours,
 Je n'aurois qu'à parler, j'aurois fini leur cours.
 Tu l'as trop mérité. Ta fiere ingratitude

Se

Se fait de m'offenser une farouche étude.
 Je te retrouve encor avec ceux des Romains,
 Dont j'ai plus soupçonné les perfides desseins.
 Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire,
 Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colere.

B R U T U S.

Ils parloient en Romains, César, & leurs avis,
 Si les Dieux t'inspiroient, seroient encor suivis.

C E S A R.

Je souffre ton audace, & consens à t'entendre :
 De mon rang avec toi, je me plais à descendre.
 Que me reproches-tu ?

B R U T U S.

Le Monde ravagé :
 Le sang des Nations : ton Païs faccagé :
 Ton pouvoir : tes vertus qui font tes injustices,
 Qui de tes attentats font en toi les complices ;
 Ta funeste bonté qui fait aimer tes fers,
 Et qui n'est qu'un apas, pour tromper l'Univers.

C E S A R.

Ah ! c'est ce qu'il falloit reprocher à Pompée.
 Par sa feinte vertu la tienne fut trompée.
 Ce Citoyen superbe à Rome plus fatal,
 N'a pas même voulu César pour son égal.
 Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hau-
 taine, Eût

Eût laissé respirer la liberté Romaine ?
 Ah! sous un joug de fer il t'auroit accablé.
 Qu'eût fait Brutus alors ?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CESAR

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me destine ?
 Tu ne t'en défens point. Tu vis pour ma ruine.
 Brutus !

BRUTUS.

Si tu le crois, prévien donc ma fureur.
 Qui peut te retenir ?

CESAR. *Il lui présente la Lettre de Servilie.*

La Nature, & mon cœur.

Lis, ingrat, lis, connois le sang que tu m'opposes,
 Vois qui tu peux haïr, & poursuis, si tu l'osés.

BRUTUS.

Où suis-je ? Qu'ai-je lu ? Me trompés-vous mes yeux ?

CESAR.

Eh bien! Brutus, mon Fils!

BRUTUS.

Lui, mon Pere ! Grands Dieux !

CESAR.

Oui, je le suis, ingrat ! Quel silence farouche !
 Que dis-je ? Quels sanglots échappent de ta bouche ?

C

Mon

Mon Fils Quoi, je te tiens muet entre mes bras !
 La Nature t'étonne, & ne t'attendrit pas !

BRUTUS.

O fort épouventable, & qui me desespere !
 O sermens ! ô Patrie ! ô Rome, toujours chere !
 César !... Ah ! malheureux j'ai trop longs-temps vécu !

CESAR.

Parle. Quoi d'un remords ton cœur est combattu !
 Ne me déguise rien. Tu gardes le silence !
 Tu crains d'être mon Fils, ce nom sacré t'offense !
 Tu crains de me chérir, de partager mon rang !
 C'est un malheur pour toi d'être né de mon sang.
 Ah ! ce Sceptre du Monde, & ce Pouvoir Suprême,
 Ce César que tu hais, les vouloit pour toi-même.
 Je voulois partager avec Octave & toi,
 Le prix de cent combats, & le titre de Roi.

BRUTUS.

Ah ! Dieux !

CESAR.

Tu veux parler, & te retiens à peine.
 Ces transports sont-ils donc de tendresse ou de haine ?
 Quel est donc le secret qui semble t'accabler ?

BRUTUS.

César !...

CE

C E S A R.

Eh bien, mon Fils?

B R U T U S.

Je ne puis lui parler.

C E S A R.

'Tu n'oses me nommer du tendre nom de Pere!

B R U T U S.

Si tu l'ès, je te fais une unique priere.

C E S A R.

Parle. En te l'accordant, je croirai tout gagner.

B R U T U S.

Fai moi mourir sur l'heure, ou cesse de régner.

C E S A R.

Ah! barbare Ennemi, Tigre que je caresse,
 Ah! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendresse,
 Va, tu n'ès plus mon Fils. Va, cruel Citoyen,
 Mon cœur desespéré prend l'exemple du tien.
 Ce cœur à qui tu fais cette effroyable injure,
 Saura bien comme toi vaincre enfin la Nature.
 Va, César n'est pas fait pour te prier en vain;
 J'apprendrai de Brutus à cesser d'être humain.
 Je ne le connois plus. Libre dans ma puissance,
 Je n'écouterai plus une injuste clémence.
 Tranquille à mon courroux, je vais m'abandonner;

C 2

Mon

E T O A.

Mon cœur trop indulgent est las de pardonner;
 J'imiterai Silla, mais dans ses violences.
 Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.
 Va, cruel, Va trouver tes indignes Amis.
 Tous m'ont osé déplaire, ils seront tous punis.
 On fait ce que je puis, on verra ce que j'ose :
 Je deviendrai barbare, & toi seul en es cause.

B R U T U S.

Ah! ne le quittons point dans ses cruels desseins,
 Et sauvons, s'il se peut, César & les Romains.



A C T E



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CASSIUS. CIMBER. DECIME.
CINNA. CASCA. LES
CONJURE'S.

CASSIUS.

ENFIN donc l'heure approche, où Rome va
renaître.
La Maîtresse du Monde est aujourd' hui sans
Maître.

L'honneur en est à vous, Cimber, Casca, Probus,
Decime. Encore une heure, & le Tiran n'est plus.
Ce que n'ont pu Caton, & Pompée & l'Asie,
Nous seuls l'exécutons, nous vengeons la Patrie;
Et je vieux qu'en ce jour on dise à l'Univers,
Mortels respectés Rome, elle n'est plus aux fers.

CIMBER.

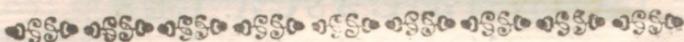
Tu vois tous nos Amis, ils sont prêts à te suivre,
A fraper, à mourir, à vivre, s'il faut vivre;
A servir le Sénat dans l'un ou l'autre sort,
En donnant à César, ou recevant la mort.

C 3

DE.

DECIME.

Mais d'où vient que Brutus ne paroît point encore,
 Lui ce fier Ennemi du Tiran qu'il abhorre,
 Lui qui prît nos fermens, qui nous rassembla tous,
 Lui qui doit sur César porter les premiers coups ?
 Le Grendre de Caton tarde bien à paroître.
 Seroit-il arrêté ? César peut-il connoître ? . . .
 Mais le voici. Grands Dieux ! qu'il paroît abbatu !



SCENE II.

CASSIUS. BRUTUS. CIMBER. CASCA.
 DECIME. CONJURE'S.

CASSIUS.

BRU^TUS, quelle infortune accable ta vertu ?
 Le Tiran fait-il tout ? Rome est-elle trahie ?

BRUTUS.

Non, César ne fait point qu'on va trancher sa vie,
 Il se confie à vous.

DECIMUS.

Qui peut donc te troubler ?

BRUTUS.

Un malheur, un secret, qui vous fera trembler,

CASSIUS.

De nous, ou du Tiran, c'est la mort qui s'apprête,
 Nous

Nous pouvons tous périr : mais trembler , nous !

BRUTUS.

Arrête ;

Je vais t'épouventer par ce secret affreux.

Je dois la mort à Rome , à Vous , à nos Neveux ,
 Au bonheur des Mortels , & j'avois choisi l'heure ,
 Le lieu , le bras , l'instant , où Rome veut qu'il meure ,
 L'honneur du premier coup à mes mains est remis :
 Tout est prêt. Apprenez que Brutus est son Fils.

CIMBER.

Toi , son Fils !

CASSIUS.

De César !

DECIMUS.

O Rome !

BRUTUS.

Servilie

Par un hymen secret à César fut unie ,
 Je suis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus , Fils d'un Tiran !

CASSIUS.

Non , tu n'en es pas né ;
 Ton cœur est trop Romain.

C 4

BRU-

BRUTUS.

Ma honte est véritable.

Vous, Amis, qui voyez le destin qui m'accable,
 Soyez par mes fermens les maîtres de mon sort.
 Est-il quelqu'un de vous d'un esprit allés fort,
 Allés Stoïque, allés au-dessus du Vulgaire,
 Pour oser décider ce que Brutus doit faire ?
 Je m'en remets à vous. Quoi ! vous baissés les yeux !
 Toi, Cassius, aussi tu te tais avec eux !
 Aucun ne me soutient au bord de cet abîme ?
 Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime !
 Tu frémis, Cassius ! & prompt à t'étonner, ...

CASSIUS.

Je frémis du conseil que je vais te donner.

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étois qu'un Citoyen vulgaire,
 Je te dirois : Va, fers ; sois Tiran sous ton Père ;
 Ecrafe cet Etat que tu dois soutenir ;
 Rome aura désormais deux Traîtres à punir ;
 Mais je parle à Brutus, à ce puissant génie,
 A ce Héros armé contre la Tirannie,
 Dont le cœur inflexible au bien déterminé,
 Epura tout le sang que César t'a donné.

Ecoute,

Ecoute, tu connois avec quelle furie,
Jadis Catilina menaça sa Patrie.

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS

Si le même jour que ce grand Criminel
Dut à la Liberté porter le coup mortel :
Si lorsque le Sénat eût condamné ce Traître,
Catilina pour Fils t'eût voulu reconnoître ;
Entre ce Monstre & nous forcé de décider,
Parle : Qu'aurois-tu fait ?

BRUTUS.

Peux-tu le demander ?

Penses-tu qu'un instant ma vertu démentie,
Eût mis dans la balance un homme & la Patrie ?

CASSIUS.

Brutus, par ce seul mot ton devoir est dicté :
C'est l'Arrest du Sénat ; Rome est en sûreté.
Mais, dis, sens-tu ce trouble, & ce secret murmure
Qu'un préjugé vulgaire impute à la Nature ?
Un seul mot de César a-t'il éteint dans toi,
L'amour de ton Païs, ton devoir, & ta fol ?
En disant ce secret, ou faux ou véritable,
En t'avouant pour Fils, en est-il moins coupable ?
En es-tu moins Brutus ? En es-tu moins Romain ?

C 5

Nous

Nous dois-tu moins ta vie, & ton cœur, & ta main ?
 Toi, son Fils ! Rome enfin n'est-elle plus ta Mere ?
 Chacun des Conjurés n'est-il donc plus ton Frere ?
 Né dans nos murs sacrés, nourri par Scipion,
 Elève de Pompée, adopté par Caton,
 Ami de Cassius, que veux-tu davantage ?
 Ces titres sont sacrés, tout autre les outrage,
 Qu'importe qu'un Tiran, vil esclave d'amour
 Ait séduit Servilie, & t'ait donné le jour ?
 Laisse-là les erreurs, & l'hymen de ta Mere,
 Caton forma tes mœurs, Caton seul est ton Pere.
 Tu lui dois ta vertu ; ton ame est toute à lui ;
 Brise l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui,
 Qu'à nos sermens communs ta fermeté réponde ;
 Et tu n'as de Parens que les Vengeurs du Monde,

B R U T U S.

Et vous, braves Amis, parlez, que pensez-vous ?

C I M B E R.

Jugez de nous par lui, jugez de lui par nous,
 D'un autre sentiment si nous étions capables,
 Rome n'auroit point eu des Enfans plus coupables.
 Mais à d'autres qu'à toi, pourquoi t'en rapporter ?
 C'est ton cœur, c'est Brutus qu'il te faut consulter.

B R U T U S.

Eh bien, à vos regards mon ame est dévoilée,

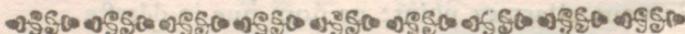
Li-

Lisez-y les horreurs dont elle est accablée.
Je ne vous céle rien : ce cœur s'est ébranlé ;
De mes Stoïques yeux des larmes ont coulé.
Après l'affreux serment que vous m'avez vu faire,
Prêt à servir l'Etat, mais à tuer mon Pere,
Pleurant d'être son Fils, honteux de ses bienfaits,
Admirant ses vertus, condamnant ses forfaits,
Voyant en lui mon Pere, un coupable, un grand Hom-
me,
Entraîné par César, & retenu par Rome,
D'horreur & de pitié mes esprits déchirés,
Ont souhaité la mort que vous lui préparez.
Je vous dirai bien plus, fachés que je l'estime.
Son grand cœur me séduit au sein même du crime,
Et si sur les Romains quelqu'un pouvoit régner,
Il est le seul Tiran que l'on dût épargner.
Ne vous allarmez point : ce nom que je déteste,
Ce nom seul de Tiran l'emporte sur le reste.
Le Sénat, Rome, & Vous, vous avez tous ma foi.
Le bien du Monde entier me parle contre un Roi.
J'embrasse avec horreur une vertu cruelle,
J'en frissonne à vos yeux, mais je vous suis fidelle.
César me va parler, que ne puis-je aujourd'hui
L'attendrir, le changer, sauver l'Etat & lui !
Veillent les Immortels s'expliquant par ma bouche,
Prêter à mon organe, un pouvoir qui le touche !
Mais

Mais si je n'obtiens rien de cet Ambitieux
 Levez le bras, frappez, je détourne les yeux.
 Je ne trahirai point mon Païs pour mon pere,
 Que l'on approuve, ou non, ma fermeté sévere,
 Qu'a l'Univers surpris cette grande action
 Soit un objet d'horreur, ou d'admiration,
 Mon esprit peu jaloux de vivre en la mémoire,
 Ne confidere point le reproche, ou la gloire;
 Toujours indépendant, & toujours Citoyen,
 Mon devoir me suffit, tout le reste n'est rien.
 Allez, ne songez plus qu'à sortir d'esclavage.

CASSIUS.

Du salut de l'Etat ta parole est le gage.
 Nous comptons tous sur toi, comme si dans ces lieux
 Nous entendions Caton, Rome même, & nos Dieux.



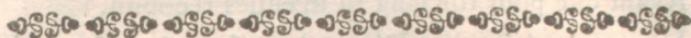
SCENE III.

BRUTUS.

VOICI donc le moment où Cesar va m'entendre;
 Voici ce Capitole où la mort va l'attendre.
 Epargnez-moi, Grands Dieux, l'horreur de le haïr!
 Dieux arrêtez ces bras levés pour le punir!
 Rendez, s'il se peut, Rome à son grand cœur plus
 chere,

Et

Et faites qu'il soit juste , afin qu'il soit mon Pere.
 Le voici. Je demeure immobile , éperdu
 O Mânes de Caton , soutenez ma vertu.



S C E N E I V.

C E S A R. B R U T U S.

C E S A R.

EH bien, que veux-tu ? Parle. As-tu le cœur d'un
 homme ?

Es-tu Fils de César ?

B R U T U S.

Oui ; si tu l'ès de Rome.

C E S A R.

Républicain farouche, où vas-tu t'emporter !
 N'as-tu voulu me voir , que pour mieux m'insulter ?
 Quoi ! tandis que sur toi mes faveurs se répandent,
 Que du Monde soumis les hommages t'attendent,
 L'Empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur !
 De quel œil vois-tu donc le Sceptre ?

B R U T U S.

Avec horreur.

C E S A R.

Je plains tes préjugés, Je les excuse même ;
 Mais peux-tu me haïr ?

B R U ;

BRUTUS.

Non, César; & jet'aime,
 Mon cœur par tes Exploits fut pour toi prévenu,
 Avant que pour ton sang tu m'eusses reconnu.
 Je me suis plaint aux Dieux de voir qu'un si grand
 Homme,
 Fût à la fois la Gloire, & le Fleau de Rome.
 Je déteste César avec le nom de Roi:
 Mais César Citoyen seroit un Dieu pour moi;
 Je lui sacrifierois ma fortune & ma vie.

CESAR.

Que peux-tu donc haïr en moi?

BRUTUS.

La Tirannie.
 Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
 De tous les vrais Romains, du Sénat, de ton Fils.
 Veux-tu vivre en effet le Premier de la Terre,
 Jouir d'un droit plus saint, que celui de la Guerre,
 Etre encor plus que Roi, plus même que César?

CESAR.

Eh bien?

BRUTUS.

Tu vois la Terre enchaînée à ton char;
 Romps nos fers, fais Romain, renonce au Diadème.

CESAR.

Ah! que proposes-tu?

BRU-

BRUTUS.

Ce qu'a fait Silla même.

Long-tems dans notre sang Silla s'étoit noyé,
 Il rendit Rome libre, & tout fut oublié.
 Cet Assassin illustre entouré de Victimes,
 En descendant du Trône effaça tous ses crimes.
 Tu n'eus point ses fureurs, osé avoir ses vertus.
 Ton cœur fut pardonner, César, fais encor plus.
 Que servent deormais les graces que tu donnes,
 C'est à Rome, à l'Etat qu'il faut que tu pardonnes.
 Alors plus qu'à ton rang nos cœurs te sont soumis;
 Alors tu fais régner, alors je fais ton Fils.
 Quoi! je te parle en vain!

CÉSAR.

Rome demande un Maître,

Un jour à tes dépends tu l'apprendras peut-être.
 Tu vois nos Citoyens plus puissants que des Rois.
 Nos mœurs changent, Brutus, il faut changer nos Loix:
 La Liberté n'est plus que le droit de se nuire;
 Rome qui détruit tout, semble enfin se détruire;
 Ce Colosse effrayant dont le Monde est foulé;
 En pressant l'Univers, est lui-même ébranlé.
 Il penche vers sa chute, & contre la tempête
 Il demande mon bras pour soutenir sa tête.
 Enfin depuis Silla, nos antiques Vertus

Les

Les Loix, Rome, l'Etat font des noms superflus.
 Dans nos tems corrompus, pleins de Guerres civiles,
 Tu parles comme au tems des Déces, des Emiles,
 Caton t'a trop séduit, mon cher Fils, je prévoi
 Que ta triste vertu perdra l'Etat & toi.
 Fais céder, si tu peux, ta raison détrompée
 Au Vainqueur de Caton, au Vainqueur de Pompée,
 A ton Pere qui t'aime, & qui plaint ton erreur.
 Sois mon Fils en effet, Brutus, rends-moi ton cœur,
 Prends d'autres sentimens, ma bonté t'en conjure;
 Ne force point ton ame à vaincre la Nature,
 Tu ne me répons rien : tu détournes les yeux !

B R U T U S.

Je ne me connois plus. Tonnez sur moi, grands Dieux !

César.

C E S A R;

Quoi! tu t'émeus! ton ame est amolie!

Ah! mon Fils

B R U T U S:

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie?
 Sais-tu que le Sénat n'a point de vrai Romain,
 Qui n'aspire en secret à te percer le sein?

Il se jette à ses genoux.

Que le salut de Rome, & que le tien te touche,
 Ton Génie allarmé te parle par ma bouche,

II

Il me pousse, il me presse, il me jette à tes pieds.
César, au nom des Dieux dans ton cœur oubliés,
Au nom de tes vertus, de Rome, & de toi-même,
Dirai-je, au nom d'un Fils, qui frémit, & qui t'aime,
Qui te préfère au Monde, & Rome seule à toi,
Ne me rebûtes pas.

CÉSAR.

Malheureux, laisse-moi !

Que me veux-tu ?

BRUTUS.

Croi moi, ne sois point insensible.

CÉSAR.

L'Univers peut changer ; mon ame est inflexible.

BRUTUS.

Voilà donc ta réponse ?

CÉSAR.

Oui. Tout est résolu.

Rome doit obéir, quand César a voulu.

BRUTUS *d'un air consterné.*

Adieu, César.

CÉSAR.

Eh, quoi ! D'où viennent tes allarmes ?

Demeure encor mon Fils. Quoi, tu verses des larmes !

Quoi, Brutus peut pleurer ! Est-ce d'avoir un Roi ?

Pleures-tu les Romains ?

D

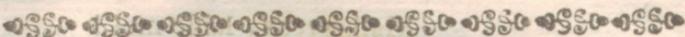
BRU

BRUTUS.

Je ne pleure que toi.
Adieu, te dis-je.

CESAR.

O Rome! ô rigueur héroïque!
Que ne puis-je à ce point aimer ma République!



S C E N E V.

CESAR. DOLABELLA.
ROMAINS.

DOLABELLA.

LE Sénat par ton Ordre au Temple est arrive:
On n'attend plus que toi: le Trône est élevé.
Tous ceux qui t'ont vendu leur vie, & leurs suffrages,
Vont prodiguer l'Encens au pié de tes Images:
J'amene devant toi la foule des Romains;
Le Sénat va fixer leurs esprits incertains.
Mais si César croyoit un vieux Soldat qui l'aime,
Nos présages affreux, nos Devins, nos Dieux même,
César différeroit ce grand événement.

CESAR.

Quoi! lorsqu'il faut régner, différer d'un moment!
Qui pourroit m'arrêter, moi?

D O

DOLABELLA.

Toute la Nature

Conspire à t'avertir par un sinistre augure;
Le Ciel qui fait les Rois, redoute ton trépas.

CESAR.

Va: César n'est qu'un homme, & je ne pense pas
Que le Ciel de mon sort à ce point s'inquiette:
Qu'il anime pour moi la Nature muette,
Et que les Elémens paroissent confondus,
Pour qu'un mortel ici respire un jour de plus.
Les Dieux du haut du Ciel ont compté nos années,
Suivons sans reculer nos hautes destinées.

César n'a rien à craindre.

DOLABELLA.

Il a des Ennemis,

Qui sous un joug nouveau font à peine asservis,
Qui fait s'ils n'auroient point conspiré leur ven-
geance?

CESAR.

Ils n'oseroient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CESAR.

Tant de précautions contre mon jour fatal
Me rendroient méprisable, & me défendroient mal.

D

DO-

DOLABELLA.

Pour le salut de Rome, il faut que César vive,
 Dans le Sénat au moins, permets que je te suive.

CESAR.

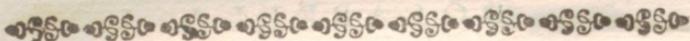
Non. Pourquoi changer l'ordre entre nous concerté?
 N'avançons point, Ami, le moment arrêté,
 Qui change ses desseins découvre sa foiblesse.

DOLABELLA.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confesse;
 Ce nouveau mouvement dans mon cœur est trop fort.

CESAR.

Va, j'aime mieux mourir, que de craindre la mort.
 Allons.



S C E N E V I.

DOLABELLA. ROMAINS.

DOLABELLA.

CHERS Citoyens, quel Héros! Quel
 courage

De la Terre & de Vous méritoit mieux l'hommage?
 Joignés vos vœux aux miens, Peuples qui l'admirés,
 Confirmés les honneurs qui lui sont préparés.
 Vivés pour le servir, mourés pour le défendre. . . .
 Quel-

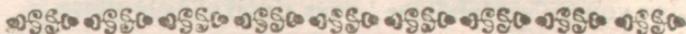
Quelles clameurs ! ô Ciel ! quels cris se font entendre !

LES CONJURE'S *derrière le Théâtre.*

Meurs, expire, Tiran. Courage, Cassius.

DOLABELLA.

Ah ! courons le sauver.



S C E N E V I I.

CASSIUS, LES CONJUREZ un
Poignard à la main. DOLABELLA.
ROMAINS,

CASSIUS.

C'En est fait, il n'est plus.

DOLABELLA.

Peuples, secondés-moi, frapons, perçons ce Traître

CASSIUS.

Peuples, imités-moi : vous n'avez plus de Maître.

Nation de Héros, Vainqueurs de l'Univers,

Vive la Liberté, ma main brise vos fers.

DOLABELLA *au Peuple.*

Vous trahissez, Romains, le sang de ce grand Homme !

CASSIUS.

J'ai tué mon ami pour le salut de Rome.

Il vous asservit tous, son sang est répandu.

D 3

ER-il

Est-il quelqu'un de vous de si peu de vertu,
 D'un esprit si rempant, d'un si foible courage,
 Qu'il puisse regretter César & l'esclavage?
 Quel est ce vil Romain qui veut avoir un Roi?
 S'il en est un, qu'il parle, & qu'il se plaigne à moi.
 Mais vous m'applaudissez, vous aimez tous la gloire.

ROMAINS.

César fut un Tiran, périsse sa mémoire.

CASSIUS.

Maîtres du Monde entier, de Rome heureux Enfans,
 Conservez à jamais ces nobles sentimens.

Je fais que devant vous Antoine va paroître,
 Amis, souvenez-vous que César fut son Maître;
 Qu'il a servi sous lui dès ses plus jeunes ans,
 Dans l'Ecôle du crime & dans l'art des Tirans.
 Il vient justifier son Maître & son Empire,
 Il vous méprise assez pour penser vous séduire.
 Sans doute il peut ici faire entendre sa voix:
 Telle est la Loi de Rome, & jobéis aux Loix.
 Le Peuple est désormais leur organe suprême,
 Le Juge de César d'Antoine, de moi même,
 Vous rentrez dans vos droits indignement perdus,
 César vous les ravit, je vous les ai rendus:
 Je les veux affermir; je rentre au Capitole;
 Brutus est au Sénat; il m'attend & j'y vole.

Je

Je vais avec Brutus en ces murs desolez,
 Rapeler la Justice & nos Dieux exiler :
 Etouffer des Méchans les fureurs intestines ;
 Et de la Liberté réparer les ruines.
 Vous, Romains, seulement consentez d'être heureux :
 Ne vous trahissez pas, c'est tout ce que je veux ;
 Redoutez tout d'Antoine, & sur-tout l'artifice.

ROMAINS.

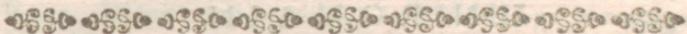
S'il vous accuse, que lui-même il périsse.

CASSIUS.

Souvenez-vous, Romains, de ces serments sacrez.

ROMAINS.

Aux Vengeurs de l'Etat, nos cœurs sont assurez ;



S C E N E V I I I.

ANTOINE. ROMAINS.

UN ROMAIN.

MAis Antoine paroît,

AUTRE ROMAIN.

Qu'osera-t'il nous dire.

UN ROMAIN.

Ses yeux versent des pleurs, il se trouble, il soupire !

D 4

UN

Il aimoit trop César.

ANTOINE

Montant à la Tribune aux Harangues,

Oui je l'aimois, Romains,

Oui j'aurois de mes jours prolongé ses destins.

Helas! vous avez tous pensé comme moi-même.

Et lorsque de son front ôtant le Diadème,

Ce Héros à vos Loix s'immoloit aujourd'hui,

Qui de vous en effet n'eût expiré pour lui?

Helas! je ne viens point célébrer sa mémoire,

La voix du Monde entier parle assez de sa gloire;

Mais de mon desespoir ayez quelque pitié,

Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN.

Il les faloit verser quand Rome avoit un Maître.

César fut un Héros, mais César fut un Traître.

AUTRE ROMAIN.

Puis quil étoit Tiran, il n'eut point de vertus;

Et nous aprouvons tous Cassius & Brutus.

ANTOINE.

Contre ses Meurtriers, je n'ai rien à vous dire,

C'est à servir l'Etat que leur grand cœur aspire,

De votre Dictateur ils ont percé le flanc,

Comblés de ses bienfaits ils sont teints de son sang;

Pour

Pour forcer des Romains à ce coup detestable
 Sans doute il falloit bien que César fût coupable.
 Je le crois, mais enfin César à t'il jamais
 De son pouvoir sur vous appesanti le faix ?
 A t'il gardé pour lui le fruit de ses Conquêtes,
 Des déponilles du Monde il couronnoit vos têtes.
 Tout l'Or des Nations qui tomboient sous ses coups,
 Tout le prix de son sang fut prodigué pour vous.
 De son Char de Triomphe il voioit vos allarmes;
 César en descendoit pour effuyer vos l'armes.
 Du Monde qu'il soumit, vous triomphéz en paix
 Puiffants par son courage, heureux par ses bienfaits.
 Il payoit le service, il pardonnoit l'outrage.
 Vous le savez, Grands Dieux ! vous dont il fut l'image;
 Vous, Dieux, qui lui laiffiez le Monde à gouverner,
 Vous savez, si son cœur aimoit à pardonner.

R O M A I N S.

Il est vrai que César fit aimer sa clémence.

A N T O I N E.

Helas ! si sa grand' ame eût connu la vengeance,
 Il vivroit & savie eût rempli nos souhaits.
 Sur tous ses Meutriers il versa ses bienfaits
 Deux fois à Cassius il conserva la vie,
 Brutus . . . où suis-je ô Ciel ! ô crime ! ô barbarie !
 Chers amis, je succombe, & mes sens interdits . . .

D 5

Bru.

Brutus son Assassin ... ce Monstre étoit son Fils.

ROMAINS.

Ah Dieux !

ANTOINE.

Je vois frémir vos généreux courages.

Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos visages.

Où Brutus est son Fils, mais vous qui m'écoutez.

Vous étiez ses Enfans dans son cœur adoptez.

Helas ! Si vous saviez sa volonté dernière.

ROMAINS.

Quelle est-elle : parlez.

ANTOINE.

Rome est son héritière.

Ses trésors sont vos biens, vous en allez jouir ;

Au delà du tombeau César veut vous servir.

C'est vous seuls qu'il aimoit, c'est pour vous qu'en

Afie

Il alloit prodiguer sa fortune & sa vie.

O Romains, disoit-il, Peuple Roi, que je fers,

Commandez à César ; César à l'Univers.

Brutus ou Cassius eût-il fait d'avantage ?

ROMAINS.

Ah ! Nous les détestons, ce doute nous outrage.

UN ROMAIN.

César fut en effet le Pere de l'Etat.

AN-

ANTOINE.

Votre Pere n'est plus; un lâche assassinat
 Vient de trancher ici les jours de ce grand Homme,
 L'honneur de la Nature & la gloire de Rome.
 Romains priverez-vous des honneurs du Bucher
 Ce Pere, cet Ami, qui vous étoit si cher?
 On l'apporte à vos yeux.

*Le fond du Théâtre s'ouvre, des Licteurs
 apportent le corps de César, couvert
 d'une Robe sanglante. Antoine descend
 de la Tribune & se jette à genoux au-
 près du corps.*

ROMAINS.

O spectacle funeste!

ANTOINE.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste :
 Voilà ce Dieu vangeur idolâtré par vous,
 Que ses Assassins même adoroient à genoux;
 Qui toujours votre apui dans la paix dans la guerre,
 Une heure auparavant faisoit trembler la Terre.
 Qui devoit enchaîner Babylone à son Char;
 Amis, en cet état connoissez vous César ?
 Vous les voyés, Romains, vous touchez ces blessures,
 Ce sang qu'ont sous vous yeux versé des mains parjures.
 Là Cimber l'a frappé, là, sur le grand César,
 Cassius & Decime enfonçoient leur poignard.

Là,

Là, Brutus éperdu, Brutus l'ame égarée,
 A souillé dans ses flancs sa main dénaturée.
 César le regardant d'un œil tranquille & doux
 Lui pardonnoit encor en tombant sous ses coups.
 Il l'appeloit son Fils; & ce nom cher & tendre
 Est le seul qu'en mourant, César ait fait entendre,
 O mon Fils! disoit-il.

U N R O M A I N.

O monstre que les Dieux
 Devoient exterminer avant ce coup affreux!

*Autres Romains en regardant le corps
 dont ils sont proche.*

Dieux son sang coule encore!

A N T O I N E.

Il demande vengeance,
 Il l'attend de vos mains & de votre vaillance;
 Entendez-vous sa voix? Réveillez-vous Romains,
 Marchez, suivez moi tous, contre ses Assassins.
 Ce sont là les honneurs qu'à César on doit rendre,
 Des Brandons du Bucher qui va le mettre en cendre
 Embrasons les Palais de ces fiers Conjurez:
 Enfonçons dans leur sein nos bras desespérez;
 Venez, dignes Amis, venez Vangeurs des crimes,
 Au Dieu de la Patrie immoler ces Victimes.

R O M A I N S.

Oui, nous les punirons; oui, nous suivrons vos pas,
 Nous

Nous jurons par son sang de vanger sont trépas;
Courons.

ANTOINE à DOLLABELLA.

Ne Laissons pas leur fureur inutile
Précipitons ce Peuple inconstant & facile,
Entraînons le à la guerre & sans rien ménager,
Succédons à César, en courant le vanger.

F I N.



Nous jurons par son sang de venger son sang.

Courons.

ANNOINE I DOLLARBEVA.

Ne lisons pas leur l'heur famille.

Pie-jeune ce l'écrit inconnu à l'écrit.

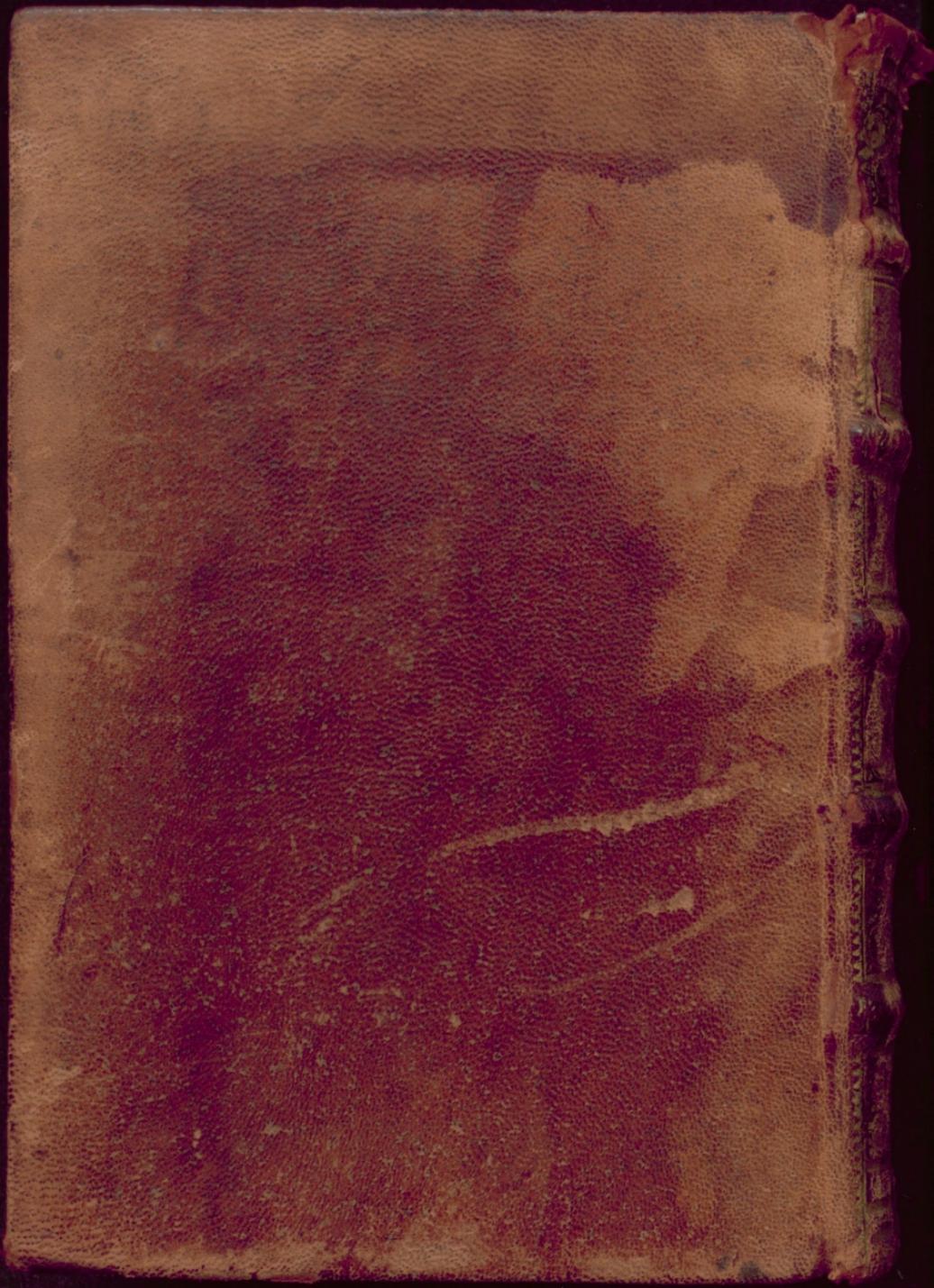
Emissions de la Gazette de leur l'indagat.

Succession à César, en contre le sang.

F. I. M.









B.I.G.

Farbkarte #13

R T
 A R,
 DIE
 AIRE
 DITION,
 tée par l'Auteur.
 DOLABELLA
 CASO
 LES
 LIGTI
 et. Dupon f. 1728.
 DAM;
 & COMPAGNIE.
 XVI,

